

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAÏTÉ. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS,
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je me plaît, je fais ce que je veux, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par N. AUBIN, Rédacteur, 46, Rue Grant, Faubourg St. Roch.
W. H. ROWEN, Imprimeur.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année ou volume se compose de 52 numéros et se divise en trimestres de 13 sans interruption. Au-dessus de 6 lignes, 3 sous la ligne. Chaque insertion, suzante se fait au quart des prix ci-dessus. Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.
PRIME. On donne le journal *gratis* aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui ont inscrit pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié tax encaisseurs, à prendre en ouvrage. Les agents n'ont la feuille *gratis*.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

LES DOULEURS D'UNE FEMME HEUREUSE.

— La famille Ribert était réunie dans une alle basse, peuplée avec simplicité, et qui pourtant se faisait remarquer par ses contrastes. Les meubles étaient auoyer. Quatre fauteuils, recouverts de housses grises qui exhalent peut-être leur vétusté, étaient symétriquement rangés dans un espace vide, à la droite duquel se dressait une bibliothèque, dans les livres poudreux et mesquinement reliés atteignant le peu de cas que leur propriétaire en faisait. Le pendant de la bibliothèque était un large bureau noir, au-dessus duquel s'élevaient de nombreux cahiers, tout remplis de livres en parchemin étiquetés et tachés d'écritures. A quelques pas de là, et pour le premier contraste, on voyait un magnifique piano de Hertz. — Près d'une des fenêtres, qui donnaient sur le jardin, il y avait un cheval supportant un paysage inachevé. Non loin de là, un métier à tapisserie. Puis, tout représentait son grave aspect, jusqu'à ce qu'on retrouvât la cheminée garnie et chargée de fleurs, au milieu desquelles s'élevait une pendule du dernier goût, entourée de gracieuses fantaisies. Il semblait qu'il y eût là deux camps et une lutte incessante entre l'épave du jour et la sècre économie des vieux temps. Et c'était cela en effet. Ce n'était ces attributs de jeunesse, ces fleurs, ces vases délicatement travaillés, toutes ces choses appartenant à une jolie enfant qui arrivait de St. Denis, et à qui Pon n'avait pas osé refuser quelques dépenses fantaisies. Le reste appartenait, depuis trente ans, à un vieux marchand spéculateur.

M. Ribert simple commis d'abord dans une maison de commerce, puis marchand de second ordre sans commis et sans vastes magasins, avait passé ses premières années dans un petit village. Peu à peu les chances lui étaient devenues favorables : La persévérance, le bonheur, et surtout une probité reconnue lui avaient ouvert le chemin de la fortune. L'avait habilement et hardiment profité des circonstances ; le sang était devenu des laines ; puis il avait doublé, triple son avoir, et il s'était retiré des affaires avec des millions et une magnifique réputation de loyauté et d'honneur.

Mais, dans son intérieur, rien ne révélait cette fortune étonnante. Après avoir été économiste il était devenu avarice. Cette fortune, qu'il avait si péniblement amassée, il tremblait de la perdre, et dans l'incertitude qu'elle viot à lui échapper, il en faisait mystère. Le détail son opulence comme son autre cache sa misère. Mme Ribert, honore et digne femme, ignorait le chiffre élevé de la fortune de son mari. Affectueux, dévoué, toute à ses devoirs de femme et de mère, sans ambition comme sans gêne, elle avait vécu dans la simplicité. Elle se trouvait heureuse de sa vie obscure, et si on lui avait révélée sa véritable position, elle n'aurait eu rien à ne penser, à d'agir. Mais, après mari, elle n'aurait point songé à lui demander plus de luxe, de faste et de dépense.

Ribert en quittant le commerce, s'était donné l'unique satisfaction d'acheter à Saint-Mandé une petite maison de campagne où il venait passer les fêtes. Et l'on croit la maison n'était qu'un mis-

ce accessoire au près, sur bois, aux champs qui Pontournaient. Là, tout était repos. Aussi la maison était-elle petite et le jardin fort restreint.

C'est là que Ribert ramena Valentine, sa fille unique, lorsqu'il dut, à dix-sept ans, la retirer de pension. Pour sa fille seule il avait oublié les sévères exigences de la parochie. Valentine avait eu les meilleurs maîtres célèbres ; elle était musicienne, peintre ; elle avait une voix merveilleuse et dans, admirablement. Ses compagnes, jugeant de sa fortune d'après ses dépenses que Pon faisait pour son éducation, lui avaient souvent répété que son père devait être immensément riche, pour qu'il refusât de leur donner de telles leçons de piano et de plaisir. En route, Ribert lui avait dit qu'ils allaient directement à St. Mandé où ils étaient installés depuis un mois ; et Valentine rêva que St. Mandé était un magnifique château, ni plus ni moins belle que ceux de *Mlle et de Mme de*, et elle trouvaient une nombreuse société réunie pour applaudir ses talents.

La pauvre enfant ne fut pas peu déçue de trouver, au lieu et place du château magique, une petite maison aux murs blanchis, contre lesquels s'appuyaient quelques rayures de papier. Elle trouva en effet, moulés bien mesquins, la bibliothèque, rien pauvre. Sa petite chambre, aux blancs rideaux de calicot, la fit écouler douloureusement, elle qui avait rêvé la dentelle, le velours et la soie ! Et puis personne pour la voir, personne pour féliciter ! A quoi donc lui serviraient sa grâce et sa beauté, dont ses compagnes la félicitaient si naïvement ? Pour qui sa belle robe ? Le trébuchet de son jeu sur le piano ! Et les délicieuses fantaisies que son habile pinceau jetait sur la toile ? Pour qui tous ces trésors qu'elle avait en elle, si elle devait vivre toujours dans la petite maison de St. Mandé ? Ce fut un nuage qui passa sur la jolie figure de Valentine. Mais elle était bonne, sincère, et sa mère était si heureuse de son retour et son père si fier de sa beauté et de ses talents ; et Marthe, sa vieille bonne, si orgueilleuse, lorsqu'elle parlait de sa maîtresse, et si pénétrée d'étonnement lorsqu'elle l'entendait chanter ou lorsqu'elle la voyait peindre ; tout ce petit intérieur semblait si gaiement par sa présence, que la pauvre enfant repoussa l'air de ses rêves si brillants, qu'elle se mit à sourire, et qu'elle se fit heureuse en se disant : « C'est heureuse d'être belle et d'avoir des talents, si tout cela n'est que de la vanité, ce qui n'est rien. »

Cette vie retirée dura une année. La monotomie n'en fut troublée pendant ce temps que les dimanches. Ces jours-là, Valentine voyait arriver avec une vive joie, M. Vaudois, le frère de sa mère, sa femme et son fils Emile. M. Vaudois était encore dans le commerce, et, sans avoir acquis une fortune aussi considérable que celle de son beau-frère Ribert, il avait cependant réussi, au point d'acquiescer une fois belle dot à son fils. Mme Vaudois était fille d'être la sœur et l'amie de Mme Ribert. Emile était un beau jeune homme de 24 ans ; il négligeait son droit et se destinait au barreau.

L'arrivée de la famille Vaudois à Saint-Mandé était donc, tous les dimanches, une véritable fête. Ribert emmenait Vaudois dans ses champs, dans ses prés, lui soumettait les améliorations qu'il comptait y faire. Les deux frères causaient ensemble économie domestique, ménage, et puis parlaient de leurs enfants, se félicitant mutuellement. Mme Vaudois ne tarissait pas sur l'aptitude de son fils Emile, sur ses bonnes qualités, sur son talent tout. Mme Ribert parlait de Valentine avec cet orgueil de mère si naturel et si respectable.

— Quel trésor, ma sœur, quel trésor que votre Valentine, pour un mari qui saura l'apprécier ! — Ah ! votre Emile sera, je crois, un homme d'un vrai mérite et d'une bonté à toute épreuve. Heureuse celle qui l'épousera !

Et les deux bonnes mères se seraient la main en souriant.

— Pendant ce temps, Valentine courait riieuse et folle avec Emile, dans l'étroit jardin. Elle se regardait et se trouvait si contente qu'elle se disait : Elle le ramènera, malgré lui, à l'heureuse insouciance de son âge, et d'homme qu'il était déjà, le forçait à redevenir enfant. Douce et heureuse métempsycose, à laquelle Emile se prêtait, non sans que son cœur battit avec violence, et sans qu'il détournât ses regards de l'expression avarice qu'il surprenait Valentine, si elle ne l'avait éclaircie.

Tout-à-coup le calme qui régnait d'ordinaire dans la petite maison de Saint-Mandé fit place à une agitation étrange ; le secret de la fortune de Ribert, inconnu à sa femme, à sa fille et en partie à sa famille, ne était pas à tout le monde ; songez à marier sa fille et ayant d'ailleurs ses projets, il s'était fait indiscret. Il avait lui-même soulevé un coin du voile, il n'en fallait pas davantage. La main de Valentine fut demandée et accordée.

Ne croyez pas que l'époux acceptât fit ce bon et noble jeune homme qui eût déjà consommé dix ans de sa vie dans de rudes travaux et à qui Ribert voulait offrir une route qu'il eût pu lui offrir. Non, il oubliât les deux tiers du passé ; il détournait ses regards de cette partie de la société qui, jeune et courageuse, avait péniblement acquis son seul pain, la l'air ou la gloire, et fut à un noble de vieille souche, à un certain marquis de Sainte Julie qu'il consentait à donner sa fortune et sa fille bien née. Le marquis de Sainte-Julie venait bien rétablir sa fortune délabrée avec les deux millions de dot de Valentine, et descendait jusqu'à donner son grand nom à l'humble fille de Ribert, Pancteur de son grand-père de vieux Ribert, autrefois si simple et si bon, d'un sens si droit, d'un esprit si juste, s'était laissé prendre à la gloire de l'ambition et de l'orgueil. Il ne pouvait se faire plus riche, il avait voulu se faire plus noble ; comme si quant à son état plus noblement occupé, pure et irréprochable, n'était-ce pas le plus beau titre de noblesse que l'on put ambitionner.

Pour en recevoir au moment où commençait cette joie, on en était aux premiers jours du mois de mai. Ribert, sa femme et sa fille étaient dans le petit salon d'où nous avons déjà parlé. Trois occupations placées près des fenêtres travaillaient à accomplir un ouvrage si intéressant. Valentine était près de sa mère, mais, vite, vite, Valentine était levée, elle se levait et s'approchait des ouvriers, et la suite au prochain numéro.